

Maria-Dolorès Sanchez

Histoires à chuchoter



EDILIVRE

Du même auteur :

« Les fatigués... des entretiens difficiles »[©]

2010 *Société des Ecrivains*

« Les fatigués... des institutions »[©]

2011 *Société des Ecrivains*

« Voyage au pays des aïeux »[©]

2012 *Editions Jouvence*

« 50 exercices de contre-manipulation »[©]

2013 *Editions Eyrolles*

EXTRAIT

Avant-propos

Sentir le vent alors qu'on ne le voit pas, lire l'amour de quelqu'un dans ses yeux alors qu'il ne dit rien, subir la haine d'une personne alors qu'elle ne bouge pas... Nous sommes sollicités en permanence par des choses invisibles à nos yeux et que, pourtant, nous percevons comme bien réelles. Elles nous touchent, nous atteignent, nous guident ou nous déconcertent parfois. Elles sont invisibles et pourtant elles sont.

Voici quelques récits rapportés comme étant vécus par les personnes qui me les ont racontés.

J'espère qu'ils vous plongeront dans des songes qui vous entraîneront dans un monde surprenant, d'où je formule le souhait qu'il vous reste quelque émerveillement que vous chuchoterez à l'oreille de ceux que vous aimez... bien calés dans des coussins moelleux et confortables.

Chut... On ne dérange pas...

Maria-Dolorès Sanchez



La caméra tourne !

L'air était doux à la gare d'Aix en Provence. Il était 23 heures et j'attendais mon amie Annie, formatrice en Sciences Humaines pour une grande entreprise française, dont le siège social est dans le quartier moderne de La Défense à Paris. Elle m'avait appelée depuis son train pour me confirmer son heure d'arrivée, et avait ajouté avant de raccrocher : « J'ai un truc incroyable à te raconter ! Tu verras, tu n'en reviendras pas ! ». Son éclat de rire résonnait encore dans mes oreilles lorsque son train est arrivé. L'air suave m'apaisait et m'éloignait de la touffeur de ces journées d'été ; yeux fermés, j'inspirais goulument les parfums de garrigue qui nous parvenaient du dehors, en me disant que j'avais bien de la chance d'habiter une si belle région.

Dès qu'Annie m'aperçut, elle se jeta dans mes bras en riant : « Si tu savais ! » m'avait-elle dit l'air goguenard. J'aimais bien Annie et ses trente ans joyeux, toujours prête à partager une anecdote entre

amis. Elle était un heureux mélange de professionnalisme et de fantaisie. Son credo ? « Etre sérieux sans se prendre au sérieux ». Très appréciée pour son pragmatisme par ses clients, elle était aussi aimée de ses stagiaires pour ses explications claires, teintées d'humour. Aussi, je me préparais à entendre une nouvelle histoire dont elle était friande et qui rendaient ses déplacements si vivants.

Une fois installées dans la voiture, je proposai à Annie de respirer l'air doux et sucré du soir provençal dans mon jardin, mais n'y tenant plus elle commença son récit :

« J'étais au vingt-et-unième étage de la Tour Nord de La Défense, d'où la vue était vraiment splendide. J'avais tout Paris à mes pieds, je pouvais voir le Sacré-Cœur, la Tour Montparnasse et même la Tour Eiffel. Je profitais du soir pour admirer ce paysage, vraiment exceptionnel. J'aimais admirer ces lucioles parisiennes lorsque, petit à petit, chaque monument s'éclaire. La salle où nous étions avec mon groupe était suffisamment spacieuse pour nous permettre de mener des bonnes simulations d'entretiens avec les stagiaires.

Ce soir, avant de partir, j'étais vidée ; j'avais eu un groupe passionnant, très agréable mais trop curieux ! Le dernier participant a quitté la salle comme à regret, certainement poussé par mon empressement à tout ranger au plus vite. Il est vrai que je n'avais pas de temps à perdre, le train n'attendrait pas !

Il faut rapidement remettre la salle en l'état avant de partir. Aussi, j'entreprends d'arracher les feuilles de paper-board que j'avais collées aux murs, la caméra sur l'estrade pointe toujours vers la salle.

Je pense à ce stage qui vient de s'achever après trois jours intenses. Au début, j'ai réellement cru que les stagiaires refuseraient d'être filmés. Timidité ? Coquetterie ? A un moment donné, on ne sait plus... Je suis satisfaite, les exercices se sont bien passés, les analyses de film ont occasionné des bons débats et prises de conscience dans les fonctionnements les plus visibles. Après, comme d'habitude, j'ai effacé la cassette devant eux. C'est important pour la sérénité des stagiaires d'effacer les images devant eux. J'en fais une question de confiance et de principe. Pour gagner de la place dans la valise, je laisse la cassette dans la caméra.

Le sol est jonché de feuilles, il n'en reste plus que quelques unes au mur que je m'appête à détacher rapidement. En m'approchant de la dernière, j'entends la caméra se mettre en route. Suspendant mon geste, je me retourne, étonnée, pensant qu'il y a quelqu'un. Un stagiaire serait-il revenu ? Je l'aurais entendu... Mais non, la caméra s'est mise en route, semble t-il, toute seule. Pensant à un dysfonctionnement, ou peut-être à un bouton de programmation à retardement que j'aurais enclenché par mégarde, je me dirige vers la caméra pour l'arrêter. Après avoir vaincu le monceau de papiers

qui me barre la route et déplacé les chaises, j'arrive derrière la caméra. A ma grande surprise, elle pivote et semble suivre mes mouvements ! Toute seule !

Intriguée, je me dis « On va voir ce qu'on va voir... », je slalome doucement dans la salle sans lâcher d'un œil la caméra. Docilement, elle pivote, corrige, zoome et suit fidèlement tous mes mouvements. Quelle surprise ! Je n'en reviens toujours pas : une main invisible me filme ! Je m'approche plus près, et constate que la caméra fait la mise au point sur mon visage, zoom arrière, zoom avant... Je suis devant et, intriguée, il me vient l'envie de tenter une nouvelle action : je vais tourner autour d'elle pour vérifier si elle me suit jusqu'au bout. Sans aucun problème, l'objectif de la caméra continue de suivre mon regard.

Je n'avais jamais vu cela ! Muette de stupéfaction, je m'approche davantage et remarque que les boutons s'actionnent sous des doigts invisibles...

J'en déduis qu'une entité est avec moi et me filme ! Heureusement que je suis seule, car me dis-je, cette salle se situe au vingt-et-unième étage d'une tour de La Défense et que l'étage grouille de stagiaires et de formateurs dans d'autres salles et couloirs. Juste à côté se trouvent les machines à boissons devant lesquelles les stagiaires et les animateurs prennent leurs pauses et c'est l'heure où le personnel de ménage passe dans les salles. Autant dire qu'il y a toujours du monde, et

nul doute qu'on me prendrait pour une folle si on me voyait...

L'amusement prendrait le dessus si le temps ne me rappelait à son bon souvenir... Le train ! Je dois finir de ranger la salle très vite, sinon je retournerai dans mon sud natal à pied !

Je retourne ranger les feuilles et jeter ce qui est sale, tandis que la caméra continue de me suivre ; j'entends son moteur ronronner régulièrement. Au bout d'un moment, tournée vers elle je l'interpelle : « Dis donc le caméraman, tu dois m'avoir dans la boîte sous toutes les coutures, et si tu filmais ton visage que je voie à quoi tu ressembles quand je rentrerai chez moi ce soir ? Comme ça, on sera tous les deux sur la pellicule pour la postérité... ». Ma surprise est de taille : pointant du nez, la caméra semble me dire oui et, lentement, pivote sur elle-même et filme le mur vide, puis suit le déplacement de quelqu'un que je ne vois pas. Elle s'interrompt. Silence. Puis redémarre et zoome vers moi. « OK ! lui dis-je ravie, et maintenant, si tu voulais garder un souvenir d'ici, que filmerais-tu ? ».

En réponse, une douce et ferme pression sur mes épaules me guide devant la baie vitrée qui plonge sur Paris, au loin. Le soir s'annonce, les couleurs sont douces, le ciel gigantesque se teinte de saumon rosé, puis de mauve ; un rai de soleil se pose sur moi et me fait sourire devant tant de beauté sereine. Lentement, cette main invisible dirige mon visage vers le ciel, et

me fait prendre la pose devant la caméra. Aux sons du moteur et des boutons, je comprends qu'un admirateur invisible me met en valeur en plein ciel, comme suspendue dans l'immensité du soir... M'adressant à la caméra, mutine, je lui demande : « Et si tu me rejoignais pour que tu sois à côté de moi pour un dernier plan dans cette belle lumière du soir ? ». Après quelques réglages de boutons, une présence s'affirme à mes côtés avec une légère pression sur mes épaules comme un bras posé dessus, ma joue est caressée par une main tendre. « On » m'incite à pencher mon visage pour le poser sur une épaule invisible dont je sens très nettement la musculature. Mon bras frissonne sous la caresse d'une main qui laisse un sillage léger jusqu'à ma taille qu'elle enserme.... Cette bulle de douceur me suspend entre ciel et terre. Magie du moment, le temps, interrompu dans son élan, flotte, suave. Cette féerie m'emporte vers un voyage piqueté de lucioles dans le soir tombant et peuplé d'êtres bienveillants... Rester là, confiante et ne plus penser à rien, se laisser aller au crépuscule dont la lumière sombre arrondit les contours et allonge les ombres... Savourer le silence et aimer l'instant intemporel...

Subitement la caméra s'éteint et pointe vers la salle, comme pour m'indiquer qu'il y a un travail à finir avant de partir... Le train ! Je l'avais oublié !

Rapidement, je nettoie et réunis mes derniers papiers, tous mes documents de stage, il est temps de

ranger la caméra avec le reste de la valise. En ouvrant la caméra pour vérifier le bon état de la cassette, je constate que le compartiment est... vide. Quoi ! Pas de cassette ! Mais comment se fait-il ? Je n'y avais pas touchée... Après effacement devant les stagiaires, je suis sûre d'avoir laissé la cassette dans la caméra... Extrêmement déçue, la veste et le sac sous le bras, tenant la valise d'une main ferme, je sors de la salle, m'engouffre dans l'ascenseur, traverse d'un trait le hall d'accueil et file tout droit vers la station de taxis.

Bien que je ne comprenne rien, je n'ai plus le temps de réfléchir, il faut faire vite. Je saute dans un taxi qui zigzague remarquablement dans Paris pour que j'arrive à l'heure à la gare. J'ai juste le temps de monter dans le train, les portes se referment derrière moi.

Ouf ! Après ce merveilleux intermède, la transition est difficile et brutale. Une fois assise et installée, les images défilent devant moi et je repense à ce qui s'est passé. Manifestement, j'ai eu une visite de l'astral qui s'est bien amusée avec la caméra, mais quel dommage de n'en garder aucune trace... Comment savoir ? Qui était cette entité ? Est-elle toujours là avec moi dans le train ? Après tout, elle m'avait suivie au vingt-et-unième étage à La Défense, elle pouvait bien continuer pendant mon trajet de retour...

Je réalise que cette course pour descendre de la tour m'a donné faim et soif. Toute à mes pensées, je bois ma bouteille d'eau et croque dans des sablés à la

noix de coco qui me font rêver de plages de sable fin exotiques. Épuisée par ma journée et mon sprint final, un profond sommeil m'absorbe peuplé de boutons, de caméras, de nuages roses et de sourires radieux.

Mon rêve m'amène vers toi : tu es jeune, l'air dégingandé avec un jean fatigué et un tee-shirt qui en dit long sur ses années de vies... Quant aux baskets, c'est sans commentaire ! Caméra au poing, tu arbores un beau sourire chaleureux et tu me fais signe de venir, de m'approcher pour me montrer un film qui est resté dans la caméra. On doit se connaître dans mon rêve, car tu es très familier avec moi. Ton style naturel et décontracté doit t'assurer un succès certain auprès des femmes, aucun doute ! Tu mets ta caméra en mode vidéo et tu enclenches. Étonnée et fascinée, je regarde et instinctivement je devine que c'est toi qui m'a filmée tout-à-l'heure dans la salle de formation, mais que veux-tu me montrer ? Dans le film je vois une rue, proche de la salle où j'étais à la Défense, des voitures klaxonnent et le zoom se fixe sur un jeune en moto qui essaie de s'infiltrer dans cette circulation dense. Son casque m'empêche de le reconnaître, enfin il arrive à se dégager, il a l'air très pressé avec son sac à dos, peut-être va t-il prendre un train lui aussi ? Il accélère et passe in extremis au feu qui devient rouge derrière lui, et c'est le choc, énorme ! Un camion grille le feu dans l'autre sens et l'emporte brutalement, le camion est désorienté et heurte un mur. Le motard est aplati contre cette paroi, le casque vole sous le choc et

l'ombre d'un instant je reconnais le motard. C'est toi avec ton jean fatigué et ton tee-shirt sans âge... Le sac à dos est éjecté de cette scène de violence et une caméra vole, propulsée à plusieurs mètres de là. Ta caméra.

Les circonstances de ta mort me semblent évidentes à présent, tu m'expliques comment tu t'es retrouvé dans ma salle de formation avec ma caméra dans les mains. Tu voulais juste toucher une caméra une dernière fois et filmer une personne complice de cet instant. « Je suis caméraman, me dis-tu, mais ma vie s'arrête ici dans ce carrefour. Quel gâchis. Néanmoins, merci de m'avoir permis une dernière fois de manipuler une caméra en te filmant. Sacré modèle ! La prochaine fois, on fera mieux n'est-ce pas ? ». Tu prends mon visage entre tes mains et dépose un baiser chaste et très tendre sur mon front.

Ton clin d'œil et ton sourire éclatant restent présents à mon réveil, je sens encore tes lèvres sur mon front que je caresse amusée et triste à la fois. Pas de regret, je comprends ce qui s'est passé, mais quel dommage de ne pouvoir rien garder de ce moment si étrange et joyeux à la fois.

Le paysage défile sous mes yeux, la nuit est tombée et le wagon commence à s'installer dans un silence relatif. Les voyageurs dorment ou pianotent sur leur ordinateur, le roulement du train me berce et je réalise soudain ce que tu viens de me dire : « la prochaine fois on fera mieux, n'est-ce pas ? ».